

1^{er} DIMANCHE DE L'AVENT C

Dimanche 1^{er} décembre 2024

Nous voici donc en Avent, à l'orée d'une nouvelle année liturgique. Si je vous demandais : « A quoi prépare l'Avent ? » Vous me répondriez : « à Noël ». Très bien, mais alors pourquoi commencer cette préparation par la lecture d'un passage de S. Luc qui nous parle de tout autre chose ? En l'occurrence de la fin des temps, et cela d'une manière assez apocalyptique, assortissant cette prophétie d'une exhortation à la vigilance.

Il faut donc que nous nous interroguions sur ces mots devenus pour nous si familiers : Avent, Noël. Pour nous, l'Avent désigne une période, d'un mois environ, dont le terme est une fête : Noël. Regardons-y de plus près. Avent vient d'*adventum*, mot latin qui traduit le mot grec *parousia* qui signifie « arrivée » en français. Arrivée de qui ? Dans l'Antiquité, d'un roi nouvellement intronisé qui entre dans les villes de son royaume pour en prendre possession. Transposé au christianisme, l'Avent, c'est l'arrivée de ce roi qu'est le Christ dans son royaume qu'est notre monde. Donc, première conclusion, l'Avent et Noël, c'est pareil. Ou, plus exactement, Noël est un Avent : la venue de Dieu parmi les siens.

Mais alors, la question redouble : pourquoi avoir choisi ce texte de S. Luc qui ne nous parle pas de Noël pour nous y préparer ? Eh bien pour nous montrer que ce premier Avent, Noël, n'a de sens qu'en fonction du second, précisément de celui qui interviendra à la fin des temps, celui que célébraient dimanche dernier la fête du Christ-Roi. Le premier Avent n'a donc de sens que s'il prépare au second. Car il y a bien deux venues du Christ : l'une dans la pauvreté, l'autre dans la gloire ; l'une où il sera jugé par les méchants, l'autre où il jugera sur l'amour ; l'une qui a pour terme la mort, l'autre qui apporte la Vie ; l'une qui a eu lieu à un moment du temps, l'autre qui se produira à la fin des temps.

Alors, deuxième question, si le premier Avent (Noël) n'est qu'une préparation, et une préparation qui appartient au passé, pourquoi y revenir chaque année et en faire une fête ? Ces quatre dimanches, à quoi nous préparent-ils ? A la venue de Jésus dans la chair ? Mais il est déjà venu, et il est même reparti, à l'Ascension. Le 25 décembre de chaque année, Jésus ne revient pas en petit enfant se coucher dans une crèche. Depuis le matin de Pâques, il est ressuscité et règne, revêtu de gloire, à la droite du Père. Alors, pourquoi fêter Noël ? Est-ce pour faire « comme si » Jésus allait revenir et recommencer l'incarnation ? Ou est-ce un vieux fond païen qui resurgirait ? Le mythe de l'éternel retour : le soleil qui se couche chaque soir et qui se relève chaque matin ; le jour qui décroît jusqu'au solstice avant de gagner à nouveau sur la nuit ; la nature qui meurt chaque hiver et renaît chaque printemps ; l'homme qui vieillit mais qui dans sa maturité donne la vie. Eh bien non, nous ne célébrons pas à Noël l'éternelle naissance du Fils de Dieu dans la chair. Alors que célébrons-nous à Noël ? Qu'est-ce que le temps de l'Avent nous invite-t-il à vivre ? Deux choses : un mémorial et une anticipation.

Un mémorial d'abord. Ces quatre dimanches nous préparent non pas à revivre un événement déjà passé mais à en faire mémoire. Mémoire collective d'un peuple qui s'appelle l'Église. Nous sommes invités à tourner notre regard vers un événement non pas intemporel comme un mythe, mais vers un événement bien réel : un événement historique et non pas un symbole. Un événement attesté par des écrivains juifs et romains, alors que Quirinius était gouverneur de Syrie et Tibère empereur à Rome. Cet événement, pour nous, a du prix. Parce que nous croyons que c'est la naissance d'un Dieu qui s'est incarné pour nous tirer de « la vie sans but que nous menions » selon la parole de l'apôtre Pierre.

C'est de cela que nous faisons mémoire chaque année à Noël. Mais à quoi bon faire retour sur le passé ? Serions-nous des nostalgiques, avançant dans l'histoire à reculons ? A quoi bon faire mémoire d'un événement révolu ? Cela n'a de sens que si cet événement est porteur d'avenir. Le passé n'a d'intérêt que s'il éclaire le futur : c'est en cela qu'il est actuel. Se souvenir de la première venue du Christ, c'est s'entraîner à désirer la seconde, c'est comprendre que la vie que nous menons

n'a d'intérêt que si elle débouche sur l'éternité. Nous sommes « des étrangers et des voyageurs sur cette terre, à la recherche d'une patrie meilleure » disent les Écritures. Notre espérance n'est pas enfermée dans les limites de ce monde. Car, comme dit S. Paul, « elle passe la figure de ce monde » et ailleurs : « Ne savez-vous pas que votre citoyenneté est dans les cieux ? »

Nous devons donc nous entraîner à désirer le second avènement du Christ. Ce qui compte vraiment, c'est son retour en gloire, au terme de l'histoire. Ne croyons pas que cela soit si éloigné. Cet horizon, pour chacun de nous, ce sera le jour de notre mort, le jour où le voile sera levé. Et si ce jour paraît encore lointain, sachez que ce second Avent est anticipé chaque fois que l'on pose un acte beau, juste et bon. Pourquoi ? Parce que nous intensifions alors la présence du Christ qui habite en nous depuis notre baptême. Le second avènement du Christ a mystérieusement commencé le jour de sa résurrection. C'est quotidiennement que le Christ vient à nous dans les sacrements. C'est quotidiennement, qu'il naît dans notre âme. L'eucharistie, c'est déjà le monde nouveau introduit dans les vieilleries de ce monde-ci.

Vivre en chrétien, c'est donc vivre constamment un avent, un avent quotidien où le Christ doit nous investir toujours davantage jusqu'au moment où « Dieu sera tout en tous ». C'est pourquoi un chrétien ne peut être qu'un veilleur. Dans la nuit de ce monde, il a le regard tourné vers l'horizon. Parce qu'il est un veilleur, il voit déjà l'aurore, l'aurore qui revêt de couleurs les formes blafardes de la nuit. Le chrétien est même plus qu'un veilleur : c'est un voyant. Il voit ce que les autres ne voient pas, parce que sa lampe de veille, c'est une lumière qui habite son cœur et illumine son regard. Cette lumière a trois flammes qui s'appellent foi, espérance et charité, ces trois attitudes dont je parlais dimanche dernier lors de la solennité du Christ-Roi.

Par la foi, le chrétien sait que le monde est beau parce que Dieu l'a revêtu en passant de sa splendeur. Par l'espérance, il sait que les ombres, toutes les ombres, même celles du péché, finiront par s'effacer devant la lumière de gloire du second Avent. Par la charité, il hâte la venue de ce second avènement en portant sur le monde le même regard que le Christ : un regard de miséricorde.